# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ET DU CONSEIL GÉNÉRAL. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 27 AVRIL 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 85, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 27 AVRIL.


## ASSEMBLÉE PUBLIQUE.

Une assemblée des citoyens de la Nouvelle-Orléans aura lieu CE SOIR, 27 courant, à SEPT HEURES ET DEMIE, à la salle de bal St-Louis, dans le but de rendre hommage à la mémoire de M. Calhoun et d'exprimer les sentiments publics au sujet des services éminents rendus au pays par ce homme d'Etat. Le meeting sera honoré par des orateurs distingués.

J. H. McCaleb, W. W. Montgomery,
W. C. Micou, R. D. Shepherd,
H. W. Hill, Leonard Mathews,
Peter Conney, Jr., Manuel White,
Eloi Bork, Félix Labatut,
Isaac T. Preston, John M. Bell,
James Robb.

## ILE DE CUBA.

Le sort en est jeté. La transformation sociale de l'Ile de Cuba préoccupera désormais le monde politique et jusqu'à ce que cet événement s'accomplisse soit par des moyens pacifiques soit par un cataclysme dont il est difficile de prévoir les résultats, de sourds grondements, précurseurs de l'orage, se feront entendre par delà du Golfe Mexicain et retentiront jusqu'au sein de l'Union.

Il est évident que de secrètes influences sont à l'œuvre. Il y a environ six mois, il n'était bruit aux Etats-Unis et ailleurs que d'une expédition composée d'aventuriers américains qui devaient opérer une descente sur les côtes de Cuba et proclamer l'indépendance de l'île. L'expédition n'était pas un rêve; elle était formée, organisée, prête à s'embarquer, qu'on en ignorait encore l'existence tant le secret avait été bien gardé par les chefs. Mais il est malaisé de tenir longtemps le bandeau sur les yeux d'un gouvernement, et le notre apprit à temps le moût et le but ultérieur du rassemblement de l'Ile Ronde. Le général Taylor, vieux soldat qui avait tout qu'un respecte la discipline, fit aussitôt bloquer l'île par une escadrille et coupa de la sorte les vivres aux aventuriers. Il fallut bien lever le camp et s'en aller comme on était venu. L'expédition tirait pas bien, et ce fut peut-être un grand bonheur pour ceux que la composaient, car elle était piètrement organisée.

Il n'en était plus question et le souvenir de cet épisode était presque effacé dans les esprits lorsqu'il y a un mois, les mêmes rumeurs recommencent de nouveau. Un partait tout bas d'une expédition qui s'organisait quelque part, les uns disaient à Santo-Domingo, les autres à Chagres, pour tenter une descente sur les côtes de Cuba. La presse en enregistre minutieusement tous les bruits qui circulé à ce sujet, et immédiatement avec tous les détails qui ont été soumis au public, toutes les indécisions, noblesses et promiscuités de quelques intéressés, il serait absurde de ne pas se rendre à l'évidence. Oui, une expédition s'organise sur un point du littoral américain dans le but d'opérer un débarquement à Cuba et de renverser le gouvernement établi. Un bivouquant cette fois des volontaires aventureux que tente le doux climat des Antilles! Nous ne saurions le dire exactement, mais nous croyons que le rassemblement a eu lieu dans le voisinage de Chagres.

Tous les émigrants soroisant californiens qui se dirigent vers l'Isthme de Panama ne se proposent certes pas d'aller creuser les placers du Sacramento. Pour certaines espèces l'or n'est qu'une chimère dont ils se soucient médiocrement; ils préfèrent les après mouissonde la lutte, le danger, de la misère. Avec une caractère et un bras d'acier les hommes se croient les rois de la création. Le point ne les tente et narguent les gouvernements. Redresseurs de torts, on les prendrait pour des Don Quichottes s'ils n'avaient déjà accompli des prodiges de valeur au Mexique et dans les déserts de l'Ouest. Nous sommes bien sûr qu'il se marcherait contre le czar Nicolas s'ils trouvaient un chef assez téméraire pour aller avec une poignée d'hommes attaquer un puissant empereur au milieu de ses satellites.

Une descente sur les côtes de Cuba n'offre pas autant de danger. Mais qu'est-ce que les appelle donc ce pays? Dans quel but y vont-ils? La réponse est claire. L'or, cabalistique et l'amour des aventures en sont les mobiles de prédilection. Et comme la vie, mais ce n'est pas seulement pour elle qu'ils sont exposé tous les. Le beau ciel de la reine des Antilles leur fait rêver de délicieuses nuits oisives, où se vivent déjà riches et puissants, se jouant sourdement de parlementaires grisées comme des jeux allemands. Ils sont attendus à Cuba, car l'or qui les tente y est du pays même qui doivent en saisir. Personne n'ignore que la fortune, les Créoles de Cuba veulent s'affranchissement de l'île, la situation qui leur est faite par la mère patrie leur paraît humiliante; ils sont blessés dans leur fierté, blessés dans leur orgueil. Ils possèdent la terre, mais ils n'ont pas les droits politiques, le peu de représentants qui existe de la commission des intermédiaires. Irrités, ils appelaient à leur aide des hommes dont ils connaissent l'audace et dont ils espèrent sont triomphés de tous les obstacles. Les aventuriers américains portent tout simplement le rôle qu'ont déjà joué les volontaires français à l'époque de notre révolution, avec cette seule différence qu'en Amérique qu'ils ont de l'insurrection et tout déjà levé et qu'à Cuba on attend pour sonner le tocsin que la revolte que la phalange républicaine ait posé le pied sur le sol.

Maintenant que cette seconde expédition [illegible] qu'elle soit disséquée comme la première, dites-vous que les tentatives se multiplieront jusqu'à ce que l'une d'elles soit couronnée de succès ou que le gouvernement espagnol renonce à la lutte. Le général Taylor protège Cuba jusqu'à ce jour, dit qu'une autre administration [illegible] la même sollicitude à l'endroit de l'Espagne? Qu'osez dit qu'elle ne favorisera pas ou [illegible] les projets des révolutionnaires cubains? Ceux-ci disposent de puissants moyens d'action, possesseurs des grandes fortunes de l'île, ils ont en abondance l'argent, ce nerf de la guerre. Comprenant la nécessité de s'assurer les sympathies du peuple américain, ils ont fondé à New-York un journal pour leur servir d'organe.

La *Verdad*, rendons-lui cette justice, combat avec une rare intrépidité pour la cause de l'indépendance cubaine. Rédiger avec talent par des écrivains dont le style sent terriblement la poudre à canon, la feuille républicaine de New-York prépare habilement les voies à la révolution. Elle est interdite à Cuba, mais comment l'empêcher d'y pénétrer? Comment élever une barrière contre les idées! Les obstacles matériels sont impuissants contre leur propagation. Nous savons que *La Verdad* circule secrètement dans l'île; nous savons qu'elle y a des agents, des correspondance, des abonnés. Après cela, qu'importe la censure! qu'importent les lois restrictives qu'importent les ordonnances contre la presse? Son Excellence, capitaine-général de Cuba, le comte d'Alcoy aura péchamment de méchantes affaires sur les bras, et on ne le rappelle. La première expédition manquée lui avait déjà coûté de cruelles insomnies, et voilà qu'aujourd'hui mon d'intervalle un nouveau projet d'invasion vient l'inquiéter et réveiller ses alarmes assoupies. Cependant, si nous en croyons des bruits qui nous parviennent très plausibles, l'amer calice serait à la veille de passer à d'autres mains. En effet, le comte Mirasol s'est embarqué dernièrement à Cadiz pour se rendre à Cuba où le gouvernement lui a confié une mission. Il est chargé de mettre tous les forts de la colonie en état de défense et d'organiser des moyens de résistance pour le cas où l'île serait envahie. On voit que le cabinet de Madrid est averti et qu'il s'entend pas être la victime d'un coup de main. Le comte Mirasol est accompagné de deux brigadiers et d'un colonel, vieux soldats blanchis sous le harnais qui vont sans doute se mettre à la tête des régiments dont se compose la garnison de Cuba. Il est très probable que l'inspecteur des forteresses succède au comte d'Alcoy dans le gouvernement de l'île. C'est un homme plein d'énergie et en outre un fidèle serviteur de Sa Majesté la Reine Isabelle.

On assure que le comte Mirasol, qu'il succède ou non au comte d'Alcoy comme capitaine-général, se rendra d'abord à Washington pour conférer avec notre gouvernement. La cession de Cuba ne serait-elle pas au fond de cette démarche? Nous savons qu'il répugne souverainement à l'Espagne de vendre sa colonie, le plus beau fleuron de sa couronne dont presque tous les joyaux ont disparu, mais nous savons aussi que l'Espagne tremble de se voir enlever Cuba. Elle vendra plutôt que de la laisser prendre. On n'a pas oublié que des négociations avaient été ouvertes dans ce but par M. Polk et que le cabinet espagnol n'avait pas refusé d'y prêter l'oreille. Elles seront reprises un jour, et l'initiative viendra cette fois du gouvernement de Madrid. A la troisième tentative d'invasion, l'Espagne, malgré ce que l'on a pu dire de la fierté castillane, mettra sa colonie en vente, ou plutôt, car la délicatesse des mots n'est pas sans valeur dans le code politique, elle offrira de céder Cuba aux Etats-Unis de même que la France a cédé jadis la Louisiane à la même puissance. Les Etats-Unis accepteront avec empressement et la transformation sociale, dont nous parlions au commencement de cet article, s'accomplira.

Voilà quel sera, à notre avis, le résultat des expéditions organisées contre Cuba. Resterait à considérer les avantages de cette annexion pacifique, mais nous ne saurions aborder ce sujet sans franchir les limites que nous nous imposons. Nous en ferons plus tard l'objet de quelques réflexions.

## CONGRES.

SENAT, 18 *avril*.—Le Président nomme le comité chargé d'instruire une enquête au sujet du différend survenu entre M. Benton et M. Foote. Le comité se compose de MM. Dodge, Webster, King, Phelps, Rusk, Bell et Shields.

M. Benton demande la prise en considération du bill pour l'admission de la Californie. Cette motion prévaut, et M. Benton propose d'ajoindre au comité du compromis de voter à part le bill de la Californie. Cette proposition est écartée par 28 voix contre 25.

Les neuf propositions de M. Benton renfermant des instructions adressées au comité font discutées et rejetées. Après un assez long débat et le rejet de différents amendements proposés par les Sénateurs *free soilers*, le Président met aux voix la proposition de référer sans instructions à un comité spécial de treize membres les résolutions de MM. Clay et Bell. Adopté par 30 contre 22 non.

Sur motion de M. Mangum, le Sénat décide que l'élection du rapporteur dudit comité aura lieu le lendemain.

La séance est levée.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.—M. Brown, du Mississipi, articule certaines accusations contre le portier, M. Horner. Le *Speaker* nomme un comité de cinq membres pour examiner les dites accusations.

M. Richardson demande la suspension du règlement pour introduire une resolution portant qu'un comité spécial de neuf membres sera nommé pour examiner [illegible]

Les 30 M. Thomas, Ewing, secrétaire de l'intérieur, n'a pas acquitté une créance de Ewing se montant à $77,000 lorsque le gouvernement avait refusé, avant l'entrée en fonction de M. Thomas Ewing, de reconnaître ladite créance.

20. M. Ewing n'a pas payé $21,000 d'intérêt au commodore James Barron, de la Virginie, pour services rendus dans la marine pendant la guerre de la Révolution, et lorsque le principal avait déjà été acquitté.

30. M. Ewing n'a pas acquitté la réclamation des Chickasas s'élevant à $10,000, lorsque le gouvernement avait refusé de la reconnaître avant l'entrée en fonction du secrétaire de l'intérieur.

40. M. Ewing n'a pas commissions nomination de pouvoir.

50. Des officiers nommés par M. Ewing se sont tait les correspondans de certains journaux.

La suspension du règlement est refusée.

La Chambre se constitue en comité général pour reprendre la délibération du bill relatif à l'admission de la Californie dans l'Union.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS—19 *avril*.—La séance du 19 n'offre rien d'intéressant. La Chambre reprend la discussion du bill de la Californie. M. Cleveland, du Connecticut, fait un violent discours contre l'esclavage.

Le comité se dissout et la Chambre s'ajourne.

CHARLES WESTON.—William Robb, pilote du fleuve mort le 20, dimanche dernier, a laissé de Paris à reporter, au nom du vieux Grand et Commerce, ce qui suit: Hier devait le recorder Robb m'a [illegible] Les preuves produites contre l'accusé ne sont pas directes et n'impriment le plus de quelques circonstances. Robb a été envoyé devant la première Cour de District où il sera jugé.

LE CABIDET.—La presse locofoco républicaine avec un son religieux sous les coutes qui circulent au sujet d'une modification du cabinet. A en croire certains correspondans, la crise se serait ainsi entre le Président et ses ministres. Cela est tout à fait que jusqu'à présent on ne connaît pas d'autre cause du renvoi du général Taylor. Il n'est pas impossible que cet accord cesse; mais il n'est de dire ce qui est et ce qui ne pas pas. L'un des derniers tableaux mis en circulation par les correspondans de Washington annonce que quatre sénateurs, à savoir MM. Clayton, Crawford, Preston et Meredith, doivent donner leur démission dans quelques jours. Ils seraient remplacés comme suit: *secrétaire d'Etat*, M. Crittenden, du Kentucky, on M. Bell, du Tennessee; *secrétaire du Trésor*, M. George Evans, du Maine; *secrétaire de la guerre*, M. Conrad, du Pennsylvanie, *secrétaire de la marine*, M. Thomas Butler King, de la Géorgie.

LA MATIE.—Il nous arrive rarement de nous parodie de l'irregularité de la maîtle, nous y sommes habitués et le public aussi. Elle manque beaucoup plus souvent qu'elle n'arrive. Hier, par exemple, elle est restée enbourbée dans le voisinage Charleston.

## THEATRE D'ORLEANS.

*Adieux de Maria.*

Qui pourra jamais dire le charme doux et triste de cette source d'adieux? qui rendra l'aspect mouvoir de cette salle où l'on entend toute étoile de chaleur, où les dames avaient eu le bon esprit de venir toutes! Et les artistes? Corradi, Diluc, Scott, dans l'opera, Matieu, Sage, Monteuser et Richer jouant à l'envi comme dans ces jours beaux jours!

Mais la bienfaisante! qui pourra oublier tout ce que ce soir la sou talent nous a montré d'exquise délicatesse, de perfection désespérante? Jamais cette merveilleuse intelligence de la rare comédienne, que nous appelons Maria, n'avait pari plus grande, plus regrettable.

En cette soirée solennelle, où chacun semblait se recueillir pour ne pas laisser perdre une seule des inflexions de la voix, un seul des mouvements élégants du vrais de l'artiste, on n'entendait presque pas applaudir; toute cette joie, toute cette douce émotion qu'elle nous donnait avait une sorte saveur d'amertume et tous les yeux semblaient dire: adieu, Maria!

Pas quand vint le dernier vaudeville, *La Bourse*, c'en à peine si l'on écoutait tout l'esprit d'observation et qu'il semé dans ce petit acte; l'émotion grandissait; l'artiste tremblait tremblait et les larmes; la salle était silencieuse, embaumée de bouquets monstrueux qui étaient toutes les mains. Enfin Maria s'avance, chante le couplet final au public, au milieu du silence le plus profond. Sa voix, à elle, faiblissait graduellement comme celle de ce charmant oiseau des tropiques dont le chant monte et descend avec le soleil. Elle se tut et pas un bruit ne s'éleva....

Un moment après, un bouquet traversa la salle, il n'avait pas touché la rampe que dix, vingt, cent l'avaient précédé, au milieu des bravos spontanés jusque-là. Alors, comme des couronnes et des offrandes qui lui étaient adressées de toutes parts, Maria, retenant les douces larmes qui tremblaient aux bords de ses beaux yeux, tendit les bras pour recevoir ces fleurs qui que qu'il aurait pas nuit à l'affaire.—Ma pauvre bribmbl! mes pauvres enfans! disant le troisième.

—Mais quel temps faitel? disait Pierre,—le navire roule terriblement,—la mer gronde sous la quille,—les mâts crissent;—je ne m'y connais plus, on il fait et ou va faire ses tristesses temps.

Cependant en effet—la tempête devenait horrible.—L'équipage, rédnit à sept hommes, dont quelques-uns blessés,—avait peine à suffire à la manœuvre,—surtout après les avaries subies pendant le combat.—Tous à coup un matelot sélance de la cale,—file et essouffle.—Capitaine, dit-il au second,—une voie d'eau! —Il y a une voie d'eau dans la cale!—Un grand tumulte se fit sur le pont.—Le capitaine rétablit le silence et donna l'ordre de se mettre aux pompes.—Il fallut que la moitié des hommes se mît à pomper—pendant que l'autre moitié s'arrangerait pour conserver le navire. Cependant le charpentier chercha s'il verrait la voie d'eau et s'il pourrait la boucher.—Mais il y avait déjà une grande hauteur d'eau dans le navire,—et l'ouverture, faite avec deux par un boulet, ne pouvait se découvrir.—Au bout d'une heure, les premiers hommes employés à la pompe étaient épuisés; l'eau n'augmentait pas, mais ne diminuait pas non plus.—L'effort des pompes compensait seulement l'invasion de l'eau.—Les trois autres les remplaçaient.—Les forcément, épuisés que, remuait à la barre.

L'officier fit monter la barrique de rhum et en distribuer lui-même des rhumes modérées. Au bout de quelques heures, la tempête était loin de se calmer.—Les hommes, fatigués, pompaient plus molement.—On s'aperçut avec épouvante que l'eau gagnait.—On avait fait monter nos pêcheurs sur le pont, pour qu'ils ne fussent pas noyés,—à moitié pour qu'ils n'encombrassent pas la cale.—Pour comble de terreur,—on s'aperçut qu'on faisait très peu de route—vers la destination du navire.—Le vent, favorable pour gagner les côtes de France, était presque contraire pour gagner les côtes d'Angleterre.—Que faire?—disaient les matelots;—trois hommes ne suffisent pas pour les pompes;—l'eau gagne, nous ne marchons pas.—Nous sommes perdus!

Le second, qui ne se troublait pas facilement, envisagea la situation—et en vit tout le danger;—il parlait français, il se fit apporter les trois pêcheurs.—Vous êtes marins, leur dit-il, —vous comprenez ce qui se passe;—le navire a une forte voie d'eau dans la cale;—je ne puis mettre aux pompes que trois hommes,—quatre au plus;—l'eau gagne;—avant une heure le navire sera coulé,—et nous ne marchons que faiblement, ayant presque le vent de bout, comme vous le savez aussi bien que moi.—Le navire, d'ailleurs, va mal au plus près;—dans cette situation, nous sommes tous perdus;—la mer est trop grosse pour mettre une chaloupe à la mer;—dans une heure vous serez noyés avec nous.—Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas!—Vous êtes prisonniers,—mais vous ne voulez sans doute pas mourir plus que nous;—je vais vous ôter vos liens,—et vous allez travailler avec nous à la pompe et à la manœuvre pour le salut commun,—pour la vie!—Vous me comprenez bien?

—Très bien, répondit Pierre;—laissez-nous jaser un moment entre nous

—Je n'ai pas besoin de vous dire que le temps presse.

Pierre et ses compagnons se retirèrent à l'avant.—Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils revinrent trouver le second, qui ne quittait pas la barre.

—Nous avons dit, dit Pierre, que vous être perdu et nous ne vous donnons pas un coup de main!

—Je dis que nous sommes perdus,—vous comme nous.—Ainsi, il n'y a pas à réfléchir.—Tom, coupez les liens des Français.

—Merci Tom.—Mais il va sans doute falloir nous ficeler de nouveau,—car nous ne voulons pas travailler avec vous.

—La peur vous rend-elle insensés! ou, ignorant que vous ne pouvez pas comprendre vous pas l'imminence du danger!

—Nous savons comme vous que nous serons tous noyés avant une heure;—mais nous ne voulons pas qu'il soit dit que les marins de la marine nous aient vus pomper, et nous travailler avec vous.

—Mais il ne faut pas tout.

—Ce sont les Français qui ont fait les guerres de l'empire;—ils ont battu vingt fois avec les Anglais;—ils ont cotoyé.—Ce n'est pas tout, il a été pris dans un combat naval—sur un navire coulé bas;—il a été emmené en Angleterre.—Dix fois il a essayé de s'échapper, et est toujours arrêté et resserré plus durement,—mais il était décidé à quitter l'Angleterre.—Un jour, enfin, il s'est échappé avec un camarade aussi malheureux et aussi résolu que lui;—ils ont volé un petit canot de pêche pris à qui ne sans [illegible] les boulets; en tempiaux un trait rompu; puis on se mit en route pour un port anglais.—Un point mer, qui avait pris à l'ouest, monte en étendant.—Le vent soufle par rafales; les grains [illegible] de vent et de pluie, se succèdent rapidement; la mer se gonfle.—Il fallut amener une partie des voiles, et une terrible tempête ne tarda pas à se déclarer.

Malgré l'absence du capitaine et la blessure du second,—l'équipage se défendit bravement et hardiement contre la tempête.—Pendant ce temps, nous nous Normands se désespérant; ils avaient pendant le combat, adresse au ciel de ferventes prières pour que les Français prissent le navire anglais et les délivrassent;—mais il fallut renoncer à cet espoir.—Tous trois avaient au pays des femmes et des enfans,—et s'alarmaient à juste raison du sort de leur famille;—de plus, ils se pomptaient tous les deux du sort des prisonniers au pouvoir des Anglais,—et Pierre surtout disait que puisque les Français n'avaient pu les délivrer, il eût été au moins bien heureux que la goélette fût coulée bas;—et il aimait autant être noyé que prisonnier,—et que cela l'aurait consolé plus d'à moitié de voir les Anglais se noyer avec lui.—Quel malheur! disait un autre,—que nous ayons pris ce navir le brick avec les Français!—Pour ma part, je ne suis pas soldat, je ne me suis jamais battu, mais j'aurais cogné si dru que qu'il aurait pas nuit à l'affaire.—Ma pauvre bribmbl! mes pauvres enfans! disant le troisième.

—Mais quel temps faitel? disait Pierre;—le navire roule terriblement,—la mer gronde sous la quille,—les mâts crissent;—je ne m'y connais plus, on il fait et ou va faire ses tristesses temps.

Cependant en effet—la tempête devenait horrible.—L'équipage, rédnit à sept hommes, dont quelques-uns blessés,—avait peine à suffire à la manœuvre,—surtout après les avaries subies pendant le combat.—Tous à coup un matelot sélance de la cale,—file et essouffle.—Capitaine, dit-il au second,—une voie d'eau! —Il y a une voie d'eau dans la cale!—Un grand tumulte se fit sur le pont.—Le capitaine rétablit le silence et donna l'ordre de se mettre aux pompes.—Il fallut que la moitié des hommes se mît à pomper—pendant que l'autre moitié s'arrangerait pour conserver le navire. Cependant le charpentier chercha s'il verrait la voie d'eau et s'il pourrait la boucher.—Mais il y avait déjà une grande hauteur d'eau dans le navire,—et l'ouverture, faite avec deux par un boulet, ne pouvait se découvrir.—Au bout d'une heure, les premiers hommes employés à la pompe étaient épuisés; l'eau n'augmentait pas, mais ne diminuait pas non plus.—L'effort des pompes compensait seulement l'invasion de l'eau.—Les trois autres les remplaçaient.—Les forcément, épuisés que, remuait à la barre.

L'officier fit monter la barrique de rhum et en distribuer lui-même des rhumes modérées. Au bout de quelques heures, la tempête était loin de se calmer.—Les hommes, fatigués, pompaient plus molement.—On s'aperçut avec épouvante que l'eau gagnait.—On avait fait monter nos pêcheurs sur le pont, pour qu'ils ne fussent pas noyés,—à moitié pour qu'ils n'encombrassent pas la cale.—Pour comble de terreur,—on s'aperçut qu'on faisait très peu de route—vers la destination du navire.—Le vent, favorable pour gagner les côtes de France, était presque contraire pour gagner les côtes d'Angleterre.—Que faire?—disaient les matelots;—trois hommes ne suffisent pas pour les pompes;—l'eau gagne, nous ne marchons pas.—Nous sommes perdus!

Le second, qui ne se troublait pas facilement, envisagea la situation—et en vit tout le danger;—il parlait français, il se fit apporter les trois pêcheurs.—Vous êtes marins, leur dit-il, —vous comprenez ce qui se passe;—le navire a une forte voie d'eau dans la cale;—je ne puis mettre aux pompes que trois hommes,—quatre au plus;—l'eau gagne;—avant une heure le navire sera coulé,—et nous ne marchons que faiblement, ayant presque le vent de bout, comme vous le savez aussi bien que moi.—Le navire, d'ailleurs, va mal au plus près;—dans cette situation, nous sommes tous perdus;—la mer est trop grosse pour mettre une chaloupe à la mer;—dans une heure vous serez noyés avec nous.—Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas!—Vous êtes prisonniers,—mais vous ne voulez sans doute pas mourir plus que nous;—je vais vous ôter vos liens,—et vous allez travailler avec nous à la pompe et à la manœuvre pour le salut commun,—pour la vie!—Vous me comprenez bien?

—Très bien, répondit Pierre;—laissez-nous jaser un moment entre nous

—Je n'ai pas besoin de vous dire que le temps presse.

Pierre et ses compagnons se retirèrent à l'avant.—Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils revinrent trouver le second, qui ne quittait pas la barre.

—Nous avons dit, dit Pierre, que vous être perdu et nous ne vous donnons pas un coup de main!

—Je dis que nous sommes perdus,—vous comme nous.—Ainsi, il n'y a pas à réfléchir.—Tom, coupez les liens des Français.

—Merci Tom.—Mais il va sans doute falloir nous ficeler de nouveau,—car nous ne voulons pas travailler avec vous.

—La peur vous rend-elle insensés! ou, ignorant que vous ne pouvez pas comprendre vous pas l'imminence du danger!

—Nous savons comme vous que nous serons tous noyés avant une heure;—mais nous ne voulons pas qu'il soit dit que les marins de la marine nous aient vus pomper, et nous travailler avec vous.

—Mais il ne faut pas tout.

—Ce sont les Français qui ont fait les guerres de l'empire;—ils ont battu vingt fois avec les Anglais;—ils ont cotoyé.—Ce n'est pas tout, il a été pris dans un combat naval—sur un navire coulé bas;—il a été emmené en Angleterre.—Dix fois il a essayé de s'échapper, et est toujours arrêté et resserré plus durement,—mais il était décidé à quitter l'Angleterre.—Un jour, enfin, il s'est échappé avec un camarade aussi malheureux et aussi résolu que lui;—ils ont volé un petit canot de pêche pris à qui ne sans [illegible] les boulets; en tempiaux un trait rompu; puis on se mit en route pour un port anglais.—Un point mer, qui avait pris à l'ouest, monte en étendant.—Le vent soufle par rafales; les grains [illegible] de vent et de pluie, se succèdent rapidement; la mer se gonfle.—Il fallut amener une partie des voiles, et une terrible tempête ne tarda pas à se déclarer.

Malgré l'absence du capitaine et la blessure du second,—l'équipage se défendit bravement et hardiement contre la tempête.—Pendant ce temps, nous nous Normands se désespérant; ils avaient pendant le combat, adressé au ciel de ferventes prières pour que les Français prissent le navire anglais et les délivrassent;—mais il fallut renoncer à cet espoir.—Tous trois avaient au pays des femmes et des enfans,—et s'alarmaient à juste raison du sort de leur famille;—de plus, ils se pomptaient tous les deux du sort des prisonniers au pouvoir des Anglais,—et Pierre surtout disait que puisque les Français n'avaient pu les délivrer, il eût été au moins bien heureux que la goélette fût coulée bas;—et il aimait autant être noyé que prisonnier,—et que cela l'aurait consolé plus d'à moitié de voir les Anglais se noyer avec lui.—Quel malheur! disait un autre,—que nous ayons pris ce navir le brick avec les Français!—Pour ma part, je ne suis pas soldat, je ne me suis jamais battu, mais j'aurais cogné si dru que qu'il aurait pas nuit à l'affaire.—Ma pauvre bribmbl! mes pauvres enfans! disant le troisième.

—Mais quel temps faitel? disait Pierre;—le navire roule terriblement,—la mer gronde sous la quille,—les mâts crissent;—je ne m'y connais plus, on il fait et ou va faire ses tristesses temps.

Cependant en effet—la tempête devenait horrible.—L'équipage, rédnit à sept hommes, dont quelques-uns blessés,—avait peine à suffire à la manœuvre,—surtout après les avaries subies pendant le combat.—Tous à coup un matelot sélance de la cale,—file et essouffle.—Capitaine, dit-il au second,—une voie d'eau! —Il y a une voie d'eau dans la cale!—Un grand tumulte se fit sur le pont.—Le capitaine rétablit le silence et donna l'ordre de se mettre aux pompes.—Il fallut que la moitié des hommes se mît à pomper—pendant que l'autre moitié s'arrangerait pour conserver le navire. Cependant le charpentier chercha s'il verrait la voie d'eau et s'il pourrait la boucher.—Mais il y avait déjà une grande hauteur d'eau dans le navire,—et l'ouverture, faite avec deux par un boulet, ne pouvait se découvrir.—Au bout d'une heure, les premiers hommes employés à la pompe étaient épuisés; l'eau n'augmentait pas, mais ne diminuait pas non plus.—L'effort des pompes compensait seulement l'invasion de l'eau.—Les trois autres les remplaçaient.—Les forcément, épuisés que, remuait à la barre.

L'officier fit monter la barrique de rhum et en distribuer lui-même des rhumes modérées. Au bout de quelques heures, la tempête était loin de se calmer.—Les hommes, fatigués, pompaient plus molement.—On s'aperçut avec épouvante que l'eau gagnait.—On avait fait monter nos pêcheurs sur le pont, pour qu'ils ne fussent pas noyés,—à moitié pour qu'ils n'encombrassent pas la cale.—Pour comble de terreur,—on s'aperçut qu'on faisait très peu de route—vers la destination du navire.—Le vent, favorable pour gagner les côtes de France, était presque contraire pour gagner les côtes d'Angleterre.—Que faire?—disaient les matelots;—trois hommes ne suffisent pas pour les pompes;—l'eau gagne, nous ne marchons pas.—Nous sommes perdus!

Le second, qui ne se troublait pas facilement, envisagea la situation—et en vit tout le danger;—il parlait français, il se fit apporter les trois pêcheurs.—Vous êtes marins, leur dit-il, —vous comprenez ce qui se passe;—le navire a une forte voie d'eau dans la cale;—je ne puis mettre aux pompes que trois hommes,—quatre au plus;—l'eau gagne;—avant une heure le navire sera coulé,—et nous ne marchons que faiblement, ayant presque le vent de bout, comme vous le savez aussi bien que moi.—Le navire, d'ailleurs, va mal au plus près;—dans cette situation, nous sommes tous perdus;—la mer est trop grosse pour mettre une chaloupe à la mer;—dans une heure vous serez noyés avec nous.—Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas!—Vous êtes prisonniers,—mais vous ne voulez sans doute pas mourir plus que nous;—je vais vous ôter vos liens,—et vous allez travailler avec nous à la pompe et à la manœuvre pour le salut commun,—pour la vie!—Vous me comprenez bien?

—Très bien, répondit Pierre;—laissez-nous jaser un moment entre nous

—Je n'ai pas besoin de vous dire que le temps presse.

Pierre et ses compagnons se retirèrent à l'avant.—Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils revinrent trouver le second, qui ne quittait pas la barre.

—Nous avons dit, dit Pierre, que vous être perdu et nous ne vous donnons pas un coup de main!

—Je dis que nous sommes perdus,—vous comme nous.—Ainsi, il n'y a pas à réfléchir.—Tom, coupez les liens des Français.

—Merci Tom.—Mais il va sans doute falloir nous ficeler de nouveau,—car nous ne voulons pas travailler avec vous.

—La peur vous rend-elle insensés! ou, ignorant que vous ne pouvez pas comprendre vous pas l'imminence du danger!

—Nous savons comme vous que nous serons tous noyés avant une heure;—mais nous ne voulons pas qu'il soit dit que les marins de la marine nous aient vus pomper, et nous travailler avec vous.

—Mais il ne faut pas tout.

—Ce sont les Français qui ont fait les guerres de l'empire;—ils ont battu vingt fois avec les Anglais;—ils ont cotoyé.—Ce n'est pas tout, il a été pris dans un combat naval—sur un navire coulé bas;—il a été emmené en Angleterre.—Dix fois il a essayé de s'échapper, et est toujours arrêté et resserré plus durement,—mais il était décidé à quitter l'Angleterre.—Un jour, enfin, il s'est échappé avec un camarade aussi malheureux et aussi résolu que lui;—ils ont volé un petit canot de pêche pris à qui ne sans [illegible] les boulets; en tempiaux un trait rompu; puis on se mit en route pour un port anglais.—Un point mer, qui avait pris à l'ouest, monte en étendant.—Le vent soufle par rafales; les grains [illegible] de vent et de pluie, se succèdent rapidement; la mer se gonfle.—Il fallut amener une partie des voiles, et une terrible tempête ne tarda pas à se déclarer.

Malgré l'absence du capitaine et la blessure du second,—l'équipage se défendit bravement et hardiement contre la tempête.—Pendant ce temps, nous nous Normands se désespérant; ils avaient pendant le combat, adressé au ciel de ferventes prières pour que les Français prissent le navire anglais et les délivrassent;—mais il fallut renoncer à cet espoir.—Tous trois avaient au pays des femmes et des enfans,—et s'alarmaient à juste raison du sort de leur famille;—de plus, ils se pomptaient tous les deux du sort des prisonniers au pouvoir des Anglais,—et Pierre surtout disait que puisque les Français n'avaient pu les délivrer, il eût été au moins bien heureux que la goélette fût coulée bas;—et il aimait autant être noyé que prisonnier,—et que cela l'aurait consolé plus d'à moitié de voir les Anglais se noyer avec lui.—Quel malheur! disait un autre,—que nous ayons pris ce navir le brick avec les Français!—Pour ma part, je ne suis pas soldat, je ne me suis jamais battu, mais j'aurais cogné si dru que qu'il aurait pas nuit à l'affaire.—Ma pauvre bribmbl! mes pauvres enfans! disant le troisième.

—Mais quel temps faitel? disait Pierre;—le navire roule terriblement,—la mer gronde sous la quille,—les mâts crissent;—je ne m'y connais plus, on il fait et ou va faire ses tristesses temps.

Cependant en effet—la tempête devenait horrible.—L'équipage, rédnit à sept hommes, dont quelques-uns blessés,—avait peine à suffire à la manœuvre,—surtout après les avaries subies pendant le combat.—Tous à coup un matelot sélance de la cale,—file et essouffle.—Capitaine, dit-il au second,—une voie d'eau! —Il y a une voie d'eau dans la cale!—Un grand tumulte se fit sur le pont.—Le capitaine rétablit le silence et donna l'ordre de se mettre aux pompes.—Il fallut que la moitié des hommes se mît à pomper—pendant que l'autre moitié s'arrangerait pour conserver le navire. Cependant le charpentier chercha s'il verrait la voie d'eau et s'il pourrait la boucher.—Mais il y avait déjà une grande hauteur d'eau dans le navire,—et l'ouverture, faite avec deux par un boulet, ne pouvait se découvrir.—Au bout d'une heure, les premiers hommes employés à la pompe étaient épuisés; l'eau n'augmentait pas, mais ne diminuait pas non plus.—L'effort des pompes compensait seulement l'invasion de l'eau.—Les trois autres les remplaçaient.—Les forcément, épuisés que, remuait à la barre.

L'officier fit monter la barrique de rhum et en distribuer lui-même des rhumes modérées. Au bout de quelques heures, la tempête était loin de se calmer.—Les hommes, fatigués, pompaient plus molement.—On s'aperçut avec épouvante que l'eau gagnait.—On avait fait monter nos pêcheurs sur le pont, pour qu'ils ne fussent pas noyés,—à moitié pour qu'ils n'encombrassent pas la cale.—Pour comble de terreur,—on s'aperçut qu'on faisait très peu de route—vers la destination du navire.—Le vent, favorable pour gagner les côtes de France, était presque contraire pour gagner les côtes d'Angleterre.—Que faire?—disaient les matelots;—trois hommes ne suffisent pas pour les pompes;—l'eau gagne, nous ne marchons pas.—Nous sommes perdus!

Le second, qui ne se troublait pas facilement, envisagea la situation—et en vit tout le danger;—il parlait français, il se fit apporter les trois pêcheurs.—Vous êtes marins, leur dit-il, —vous comprenez ce qui se passe;—le navire a une forte voie d'eau dans la cale;—je ne puis mettre aux pompes que trois hommes,—quatre au plus;—l'eau gagne;—avant une heure le navire sera coulé,—et nous ne marchons que faiblement, ayant presque le vent de bout, comme vous le savez aussi bien que moi.—Le navire, d'ailleurs, va mal au plus près;—dans cette situation, nous sommes tous perdus;—la mer est trop grosse pour mettre une chaloupe à la mer;—dans une heure vous serez noyés avec nous.—Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas!—Vous êtes prisonniers,—mais vous ne voulez sans doute pas mourir plus que nous;—je vais vous ôter vos liens,—et vous allez travailler avec nous à la pompe et à la manœuvre pour le salut commun,—pour la vie!—Vous me comprenez bien?

—Très bien, répondit Pierre;—laissez-nous jaser un moment entre nous

—Je n'ai pas besoin de vous dire que le temps presse.

Pierre et ses compagnons se retirèrent à l'avant.—Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils revinrent trouver le second, qui ne quittait pas la barre.

—Nous avons dit, dit Pierre, que vous être perdu et nous ne vous donnons pas un coup de main!

—Je dis que nous sommes perdus,—vous comme nous.—Ainsi, il n'y a pas à réflé